

L'architecture dénoue le réel : l'office de la géométrie

Jean Stillemans

La proposition initiale est celle-ci : « Il faut dire l'étrangeté où se tiennent réciproquement l'architecture et le corps. » Une proposition qui se laisse autant énoncer : « L'architecture et le corps sont étrangers l'un à l'autre. » Il convient d'établir, à rebours d'une opinion bien assise, qu'il n'existe pas de commune mesure entre les architectures et les corps, au point probablement que l'on puisse parler de discord. Ce ne serait pas l'effet d'un malheureux hasard ou pire d'un défaut, mais une nécessité structurelle où se tient l'humain, où l'humain peut se tenir !

La formule surprenante de Lacan — « il n'y a pas de rapport sexuel » — se laisserait paraphraser lapidairement : elle nous fait entendre qu'il n'y a pas nécessairement en une situation ce que chacun est persuadé y trouver. Mais la paraphrase est téméraire car sous le nom de « rapport » il y a beaucoup trop à entendre — le mot est surchargé de déterminations diverses — et, partant, trop à démêler pour sortir le terme de la confusion où nous l'entretiens, particulièrement dans les domaines conjugués de l'architecture et de la géométrie. Voilà pourquoi convoquer l'« étrangeté » au lieu du « non-rapport », avec ce supplément de sens que l'« étrangeté » emporte avec elle, à la fois « ce qui est étranger » et « ce qui est étrange », avec une fécondité que nous allons tenter d'éprouver !

Quels sont les points de départ qui peuvent soutenir la proposition ?

Sur le plan des apparences, c'est-à-dire dans l'ordre de l'analogie formelle ou selon l'ordre mimétique, il est difficile de pointer des correspondances, des prolongements, des échos

entre les formes du corps et celles de l'architecture. Le rapport analogique du corps à l'architecture, c'est sans doute l'envie d'une ressemblance voire d'une coïncidence entre le corps de l'architecture et le corps de l'homme dont ont témoigné les discours antiques ou renaissant, par exemple, ou dont témoignent encore quelques tentatives d'une architecture dite organique. Mais ce désir d'assimilation ou d'enveloppement achoppe. Cela relève du simple constat qui ne mérite pas de profondes démonstrations mais dont se déduit cette supposition : s'il y a bien, ici et là, dans l'histoire et l'actualité, des tentatives de reports de proportions ou de silhouette, du corps des hommes vers les édifices ou des édifices vers les corps des hommes, en positif comme en creux, ces tentatives ne forment sans doute qu'un trafic d'apparences pour brouiller un écart initial.

Que le corps et l'architecture demeurent étrangers l'un à l'autre, c'est une proposition que nous a faite le discours philosophique très précocement ; il suffit de placer en exergue quelques propos échangés au cours du *Philèbe* de Platon. Souvenons-nous que, selon les départs de la philosophie, le corps concrétise notre inscription au sein du monde sensible. Dans le *Philèbe*, l'architecture est distinguée des autres arts, avec cette formule de Socrate : « Quant à l'art de la construction, le fait qu'il use de plus de mesures et de plus d'instruments que tout autre lui confère beaucoup d'exactitude et lui assure plus de rigueur que n'en a le commun des sciences » (56b). La pratique, par l'architecture, du nombre et de la mesure la rapproche du ciel des idées, ce qui, par conséquence, l'éloigne des procédures sensibles alourdis par l'imprécision et touchées par la corruption. Si l'architecture s'engage dans la production du monde sensible, c'est avec des moyens qui ne lui sont pas homogènes, puisés à meilleure source, au débit des principes immortels, à savoir hors de la sphère des humains. Elle s'extrait des lourdeurs terrestres, des procédures mimétiques de seconde main, pour approcher, voire s'approprier l'ordre du Nombre. Et c'est dès lors comme telle, saisie par l'excellence idéale d'une ressemblance — non sensible et immortelle —, que l'architecture se dispose parmi les mortels. En clair, la géométrie sauve l'architecture en lui épargnant de commercer avec la corporéité.

Une situation similaire implique le langage et le corps. Il n'y a pas de commune mesure entre la structure signifiant/signifié, décrite par la linguistique transmise par Saussure et Jakobson, et le corps : bien sûr, il n'existe pas de rapport mimétique entre l'ordre des mots et les apparences corporelles, mais surtout il y a ce grand écart entre la pointe discriminante du mot, la négativité portée par le langage, d'une part, et l'expérience sensible ou le vécu des sensations d'autre part. Il convient de mettre ici en exergue le complexe de castration introduit par Freud et complété par Lacan. Le langage est cause de castration. L'accès au langage achève d'instituer le corps de l'homme en tant qu'il est castré, ce qu'il faut entendre : détaché d'une organicité complète, écarté de lui-même, sujet d'une perte tellement radicale qu'elle a toujours déjà eu lieu. Il n'y a plus, il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'objet capable de colmater la brèche de la castration : l'événement de la castration est, peut-on dire, exactement simultané à l'advenue du langage.

En engrangeant le concept de castration, la pensée franchit un pas important. Car si la castration est constitutive de l'advenue de l'être parlant, le grand écart entre le mot qui tranche et le corps sensible n'est pas le fruit d'un accident, mais est structurellement requis. Pas de corps séparé sans castration et pas de castration active symboliquement sans langage. La castration constitue le corps en tant qu'il est inachevé et inachevable, non fusionnel, dispersé — il suffit, pour continuer un moment avec la psychanalyse, de se référer au fantasme du corps morcelé décrit par Lacan ou aux pulsions et leurs objets partiels —, la castration constitue le corps en tant qu'il est séparé de lui-même. Pour poursuivre sur cette lancée, nous pouvons inférer par analogie que l'écart, l'étrangeté entre le corps sensible et l'architecture n'est pas fortuit mais bien le produit d'une nécessité structurante de l'être parlant.

Si, à suivre le *Philèbe*, nous pouvons entrevoir quelque connivence fondatrice entre l'architecture et la géométrie, convoquons un instant l'image du corps *ad circulum* et *ad quadratum* (cf. Vitruve ou Léonard de Vinci) et considérons-la comme il convient, à savoir un rapport forcé, saugrenu, quasi surréaliste qui contredit une incompatibilité évidente entre l'image du corps qui nous est exhibée avec ses multiples parties, leurs délicates articulations, et l'unicité compacte du

cercle ou du carré. Il suffit d'ouvrir les yeux et de ne pas nous laisser parasiter par la tradition classique : il n'y a pas de commune mesure, sauf à la forcer, comme il est ici pratiqué, entre les formes corporelles et les formes géométriques qui sont emboîtées et circonscrites/inscrites. Regardons bien ce corps à la fois membré et démembré, aux fragiles et fines jointures qui associent des morceaux relativement indépendants, presque déjetés. Cette image voile un impossible rapport entre le corps et l'Un géométrique où l'on aime le voir figurer à défaut d'y inscrire une expérience réelle du corps.

Nous voici dès lors avec une double dimension :

— la dimension du corps formé, collecté et rassemblé par une image qui nous permet de croire — et cette croyance est une assurance, c'est-à-dire une façon de se rassurer — que notre corps fait Un, qu'il est entier, qu'il se tient en des contours, sous une enveloppe. Entendons bien : cette croyance, et dès lors la fonction de l'image, est structurelle et en conséquence *nécessaire*. Cette dimension permet à l'homme de « tenir le coup » en tant qu'il est sujet à cette deuxième dimension ;

— la dimension du corps inachevé et inachevable, qui ne peut se tenir dans l'Un, frappé par le désir qui n'arrête de nous creuser, parce que nous sommes des êtres marqués par le langage dont la structure nous emporte dans « le mot à mot » et « le mot pour un autre » sans fin : il n'y a pas de solution, pas de quiétude au fil du langage qui ne cesse de nous déplacer, de nous écarteler et n'arrête de congédier toute tentative de rassemblement, à nous entraîner dans la *différence* (« différance » pour reprendre le mot de Derrida — à comprendre : différer, retarder par structure et à perpétuité toute éventualité d'un rassemblement du sujet sur lui-même).

S'il est un lieu pour l'architecture, il serait davantage du côté du langage, en fonction et en structure, que du côté de l'image. Il suffit de mobiliser une nouvelle fois les propos du *Philèbe* ou encore de poursuivre la pensée de Heidegger dans *L'Origine de l'œuvre d'art* : « Le temple, un édifice, n'est à l'image de rien. » Ce qui tient l'architecture éloignée de l'image, c'est l'office de la géométrie. Nous allons nous en approcher à petits pas. S'il y a cette double dimension — image/langage — et que nous situons l'architecture sur son versant langagier, selon des modalités de structure spécifique, sans en être une extension ou

une simple reprise, c'est qu'elle contribue à ce que le corps ne se touche pas lui-même en un mouvement de coïncidence où il viendrait à se compléter. Le corps est discontinu, épars — qui peut dire où s'arrête véritablement notre corps réputé « propre » ? —, il est miné par le vide et, à cet égard, l'architecture n'est pas une instance sans effet : nous posons qu'elle est constituante ! Un détour à la fois métaphorique et phénoménal va nous préparer à saisir ce qui est instauré par l'architecture.

Loin sur la mer, et pourtant à simple portée d'œil, l'horizon tire son trait. Un trouble nous modifie, un vertige tourné à plat qui creuse l'assurance où se tient notre corps : les étendues de mer et les étendues de ciel, avec leurs rumeurs, paraissent s'annuler ou au contraire prendre leurs origines en l'horizon, cette ligne équivoque où les extensions du monde semblent s'épuiser ou, au contraire, s'élancer à nouveau par-delà l'emprise du visible où nous nous tenons.

L'horizon est bien l'endroit d'une hésitation qui mélange le secret désir de voir le monde s'affaïsser à cette habitude qui est la nôtre, et dont nous formons raison, de passer d'un lieu à un autre, voisin, et ainsi de suite, et encore, sans qu'aucune déconvenue ne vienne menacer la certitude de cet enchaînement. Qu'un autre monde concret, ou plusieurs, se déploie en limite adjacente de celui où nous séjournons est une expérience ordinaire que nous vérifions depuis notre plus petite enfance selon les échelles variables de la familiarité ou de la découverte. Cette expérience nourrit la trame complexe où s'ajustent les divers sentiments que nous retenons sous le nom d'habiter. À suivre Heidegger, une fonction essentielle supportée par le lieu où nous habitons est le rassemblement. (« Rassembler, c'est rapprocher le monde », écrit-il quelque part.) Il importe néanmoins de convenir que ce rassemblement concerne ce qui échappe à l'actualité du lieu où il s'accomplit, y compris les lieux dont nous sommes absents : un tel rassemblement n'aurait en effet aucune pertinence à ne réunir que ce qui est déjà couvert par un ensemble. En sorte que le lieu où nous habitons ne se laisse départir d'autres lieux, voire des lieux de l'altérité, qu'ils soient simplement proches ou lointains, soit inaccessibles actuellement, ou étrangers parce qu'ils demeurent inappropriables en toutes circonstances — pour reprendre l'allégorie

développée par Heidegger : les lieux des mortels et aussi bien les lieux des immortels.

Telle est la dimension mal centrée de l'habiter : demeurer n'est pas une affaire simple ! Être ici, c'est aussi être là, à côté et encore là-bas, c'est fréquenter l'ailleurs, qu'il suscite la curiosité ou l'effroi, qu'il nous demeure indifférent, qu'il soit familier ou qu'il appartienne à l'inconnu. L'architecture s'établit à ajuster pareilles articulations, et en pratique la théorie.

L'équivoque de l'horizon marin radicalise l'expérience de la connexité des lieux. L'horizon nous laisse envisager l'éventualité d'une limite ultime qui s'ouvrirait sur l'absence de tout autre monde. Le lieu où nous nous tenons sous couvert de l'horizon serait, en ce cas spécifique, voisin d'un néant de monde. Et le rassemblement selon le lieu, proposé par Heidegger, qui invite à accueillir en son sein des lieux tiers (c'est-à-dire les lieux où je ne me trouve pas), convoquerait parmi ses hôtes l'hypothèse d'un rien. Pareille situation nous est bien connue, avec la fascination qu'elle suscite, individuellement et collectivement : le séjour auprès des rivages marins (les vacances à la mer, etc.) éveille avec efficacité le sentiment d'exister à portée des confins du monde, avec l'intensité induite.

Mais il y a un réel plus puissant qui opère pour diriger cette poésie particulière des lieux. Un réel dont le sublime dégagé par le spectacle marin est le cas singulier qui radicalise notre expérience d'habiter et permet de faire retour vers les situations où nous habitons dans leurs diversités. Soit donc la mer : là-bas, l'horizon est un trait qui barre le paysage. Ses propriétés sont négatives : l'horizon est dénué de localisation assurée, il ne possède aucune substance, il s'étire en une longueur qui ne possède pas d'arrêts propres. Comme un événement pur, l'horizon s'élance en un coup, sans rythme, étranger à toute préparation qui s'établirait dans l'afflux du visible où nos regards ordinaires sont mobilisés et finissent par s'épuiser. C'est bien ainsi, parce qu'il s'échappe de l'organisation sensible et visible des états réputés naturels, que l'horizon nous fascine. Il n'a de cesse de surgir en refusant à la fois d'être un objet, d'avoir un lieu et de se plier à la multiplicité des directions où se déploie le monde variable des formes. Autant dire

que la ligne d'horizon n'a pas d'existence, au plan où nous commerçons habituellement avec les choses. Là où les matières du monde se déploient excentriquement, avec des courbures et des vitesses qui ne cessent de varier, selon des extensions, des poids, des dispersions qui se modulent réciproquement ou parfois se combattent, la ligne d'horizon s'ajuste à elle-même qui est son unique paramètre : elle va droit. Sa *qualité* est de s'absenter de toutes les *qualités matérielles*, de manquer au monde qu'elle divise. Elle est l'inverse d'une ligne d'appui ou de fondation, elle se soustrait à l'engendrement réciproque des parcelles de monde pour les traverser, les inciser, avec cette hypothèse de leur muette annulation.

Et, partant, le paysage, parce qu'il adhère à l'horizon qui s'étire, est mis en péril. Son foisonnement (au plus simple : les nuages qui moutonnent et les flots qui oscillent, mais, au-delà de cette simplicité, formulons l'hypothèse qu'il n'y a pas de paysage qui puisse se soustraire à la loi latente de son horizon) paraît menacé de disparition, aspiré, raboté par ce trait de néant, cette griffe de l'altérité qui surgit là, semble-t-il, toujours pour la première fois.

Nous ne connaissons rien dans les présentations naturelles qui imposent une telle puissance différentielle. Il n'y a pas moyen de s'écarter davantage de l'enchevêtrement des choses et d'ainsi les inquiéter. À cet égard, la ligne d'horizon serait l'« antifractale » par excellence, quand on se souvient que la géométrie buissonnante de Mandelbrot tente de rejoindre le déploiement des formes naturelles sous l'hypothèse qu'elles se répètent identiques à elles-mêmes en extension ou en inclusion, à leur échelle près, soit une géométrie qui serait immanente à la polymorphie de la nature, qui se plie et se replie sous la loi unique d'une *mimesis* généralisée. L'horizon, lui, échappe bel et bien à tout échange de similarités comme de connivences : il n'égale rien, il ne ressemble à rien, il ne mesure rien. Il se retire du jeu, dans une solitude sans fin. Et, paradoxalement, c'est à raison même de son retrait qu'il subjugué le visible. Le tableau *Le Moine à la mer* de Caspar David Friedrich n'a probablement pas d'autre mobile que de nous tenir en arrêt, tétanisés, au-devant de ce recul infini, de cette ligne indifférente à entretenir quelque rapport avec quoi que ce soit et qui, à rebours

pourtant, paraît conditionner l'ouverture de l'espace où se tiennent les étendues de mer et de ciel.

Le trait de coupe de l'horizon semble tenir la clé des espaces comme des saturations que disposent les fragments de paysage : ces derniers s'étendent à compter de sa singulière inexistence. L'horizon fournit la jauge et l'empan de la chance d'être des paysages, l'étalon de néant qui donne la mesure *absolue* des formes et des structures de la nature, c'est-à-dire, précisément, l'évaluation de la distance qui les sépare de l'inexistence, soit encore la mesure intégrale du trajet qui est celui de leur apparition à partir de l'absence de monde ou, enfin, la mesure intégrale du chemin qui serait celui de leur disparition, qui est toujours éventuelle en quelque instant que ce soit. Rien dans la matière ni dans la substance de la lumière ne se rapporte à l'horizon, mais à rebours chaque chose y trouve la butée contre quoi s'évalue l'ampleur de son existence, comme une lecture intégrale de sa différence, l'indice d'un réel. La ligne d'horizon équivaut à la nécessité logique du trait unaire, transposée dans l'espace du visible, telle que Lacan l'a introduite quant à l'économie des sujets : l'avènement du différentiel pur qui conditionne l'enchaînement de toutes les différences. En contrepoint absolu de la matière des paysages, l'horizon est la clé qui en établit l'accès pour des sujets, dans la profondeur du visible dont il dénoue la compacité.

Insister est essentiel : ce n'est pas l'éloignement géographique de l'horizon — qui s'avère irréductible pour nos corps — dont il est question ici. Cet écart corporel n'est sans doute que le symptôme d'une insoumission plus têtue qui transforme le secret fermé de la nature en paysage où nous pouvons trouver place. Résumons les propriétés de l'horizon de la façon suivante :

1. La ligne d'horizon ignore la polymorphie réputée naturelle des paysages qu'elle fend de part en part.
2. La ligne d'horizon est la condition d'un dénouement de la compacité des paysages ; elle donne la mesure en *valeur absolue* des éléments qui s'y disposent, offerts à la visibilité, et plus largement à l'habiter.
3. La ligne d'horizon instaure, en conséquence de ce dénouement :

a. L'enchaînement des connexités locales, soit l'égrènement de l'ici, du là-bas et de l'ailleurs, un enchaînement qui s'établit en premier selon un voisinage latéral, en côte à côte. La ligne d'horizon en fournit le modèle, le paradigme.

b. La profondeur des mondes où nous habitons. Les formes matérielles, les entours divers, selon leurs généralités, se disposent à distance de nos corps avec des écarts variables. Notre prise sensible à leurs endroits, voire notre maîtrise, se dégrade à mesure de leurs éloignements. L'horizon est ce bord, sans qualité matérielle, qui se retire indéfiniment, qui s'éloigne en son lieu qui est inexistant. Il est le cas limite de l'éloignement dont nous est donnée l'expérience, le bord qui se dérobe et creuse la plus grande profondeur disponible selon la latéralité des mondes où nous habitons. L'horizon délivre le paradigme de la profondeur en son *état absolu*, par rapport à quoi tous les écartements, tous les éloignements que nous rencontrons au quotidien font écho et se laissent évaluer.

c. L'immensité du ciel où nous habitons. La ligne d'horizon donne à penser et à habiter la séparation terre/ciel, dans sa radicalité. Elle constitue peut-être la première décision d'architecture du monde (mais qui l'a prise ?), celle dont toutes les autres sont dépendantes. Cette séparation est ce qui advient dans le mouvement même du dénouement des paysages. Mais il ne s'agit pas d'un simple desserrement qui dégagerait les éléments du paysage d'une trop grande proximité, comme on l'imaginerait d'un nœud dont les brins sont serrés au point de ne pas se laisser distinguer les uns des autres. Il s'agit d'un basculement de la nature dans la dissymétrie radicale des paysages, celle qui instaure la disparité définitive des domaines du ciel et de la terre. En haut : le ciel, le vide, comme la réserve inépuisable des écartements nécessaires pour desceller l'opacité des choses, le triomphe de la distinction et de la visibilité qui couvre sans partage, en une seule fois, le monde où nous tentons de séjourner. En bas, la terre, ce qui demeure noué, opaque et impénétrable, la réserve de l'insondable.

Nous approchons davantage la géométrie. Que peut-on dire d'elle qui serre au plus près ce qu'elle inaugure ? *La géométrie n'existe pas dans notre monde, hors le discours de la science.* Les objets qu'elle construit et dont elle traite ne se rencontrent pas sensiblement. C'est là l'effet immédiat de ses axiomes qui

prononcent l'expulsion des objets sensibles de son champ d'application. Pour l'énoncer autrement : le discrédit de la matérialité est fondateur de géométrie ; ou encore : l'impénétrabilité et la corruption des corps les disqualifient pour une visée lumineuse de l'éternité de l'être à quoi la géométrie prétend participer.

Le point, et par suite les lignes, les surfaces, les solides se développent et se démultiplient, garantis entre eux par des articulations réciproques, sans produire le moindre encombrement qui entacherait la spatialité qu'ils instaurent. Malgré les ambitions récurrentes des géomètres de faire retour sur le monde visible et tangible pour en rendre compte et pour y opérer *more geometrico*, la géométrie manque au monde, sa qualité est de s'absenter de toutes les qualités matérielles. En quoi, nous pouvons dire qu'il existe une métaphore phénoménale, poétique, des décisions initiales de la géométrie sur laquelle nous pouvons prendre appui : c'est bien sûr la ligne d'horizon, qui partage avec la géométrie cette faculté d'être au monde en y manquant et qui fournit l'occasion expérimentable par chacun de mesurer les enjeux initiaux de la géométrie. Mais la géométrie prétend échapper à la dimension métaphorique comme à celle des images — la peinture est étrangère à son champ originnaire — et, en tout état de cause, la géométrie ne s'abandonne pas extatiquement à la contemplation de ses propres objets hypothétiques. Ses préoccupations sont ailleurs, du moins dans ses départs pythagoriciens ou platoniciens dont il ne faudrait pas croire que nous soyons dégagés. S'il s'agit pour la géométrie de congédier le monde en son foisonnement concret — en quelque sorte néantiser les présentations sensibles par l'effet d'une profération axiomatique —, c'est pour mieux le déplacer et, par suite, pouvoir le penser et tenter de le reconstruire en un lieu *nouveau*, que ce dernier existe idéalement (c'est Platon) ou qu'il existe sur le mode de la puissance (c'est Aristote).

Dénouer le monde absolument, en le vidant de lui-même, éradiquant sa phénoménalité, est la condition initiale de la pensée géométrique. Sur ce fond de néantisation, la pensée fonde quelques objets archétypaux, décontaminés d'interférences corporelles, et les met à l'œuvre, à savoir s'emploie à construire leurs appartenances réciproques si elles se laissent établir, ou institue les différences qui distinguent les éléments

pour ensuite les inscrire sous la forme de *rapports*. Ainsi, par exemple, le tétraèdre se laisse décomposer en figures triangulaires qui présentent chacune la plus simple surface concevable, tandis que réciproquement le triangle participe à la perfection *solide* du tétraèdre qui, à son tour, se laisse circonscrire par l'Un de la sphère. C'est ici une série finie d'articulations, gouvernée par une finalité englobante — l'Un de la sphère — et qui procède par développements et emboîtements cohérents des éléments initiaux. Encore ceci dans le domaine des solides : les pentagones qui constituent les faces du dodécaèdre, polyèdre régulier inscriptible dans la sphère, possèdent des côtés qui ne se laissent rapporter à la longueur des diagonales que sous une valeur irrationnelle (le nombre d'or). Cette fois, il s'agit d'une *différence* qui est *considérée*, et nombrée, sous la forme d'un rapport, soit une différence que la pensée garde en l'état en s'abstenant — au moins provisoirement — de manœuvrer pour la réduire. Qu'ils impliquent logiques de coappartenances ou logiques de différences irréductibles, ces ouvrages de la géométrie ne se garantissent de rien dans le monde, si ce n'est du support de la langue qui leur permet de se décliner : ils constituent des objets *pensés*, à défaut d'être confrontés aux corps. Grâce à quoi, la pensée paraît pouvoir se toucher elle-même, par le détour efficace d'une médiation subtile, assurée par le concours d'objets dénués d'une existence qui menacerait le règne exclusif de l'esprit. Au faîte de ce mouvement, c'est l'être *vrai* du monde que la pensée est convaincue d'approcher, à tort ou à raison.

La géométrie dénoue le monde de la réalité pour ouvrir les chemins de la pensée ; elle vide scrupuleusement le monde phénoménal, le monde matériel et suppose ses objets aux lieux mêmes de la néantisation qu'elle décrète. Plus : chaque objet géométrique, en étant appelé, réitère l'éviction de départ. Un point, par exemple, ne peut être convoqué qu'à la condition de renouveler l'éradication initiale de la corporéité : soit, un pur « événement » détaché de l'espace et du temps, dont l'excellence est proportionnelle à son retrait de toute expérience. La ligne droite et la surface procèdent de même, reconduisant l'écart à l'endroit de toute production sensible : poser un deuxième point est suffisant pour définir la linéarité rectiligne ; un supplément de position à satisfaire pour le tracé (un

troisième, voire un quatrième point, etc.) embarrasserait sa capacité à aller droit. Il en va de même avec la surface pour laquelle trois points suffisent à son instauration : les définitions s'accordent par *minima*, comme il est de règle en mathématiques. Toute autre méthode risquerait de céder à l'abondance d'afflux qui appartient aux manifestations naturelles. Ce faisant, la rectitude s'affirme comme l'emblème du déploiement géométrique, lequel advient en instituant la différence absolue à l'égard de toute variation formelle.

Mais après avoir fait le vide, il s'agit d'en assurer la construction pour l'ajuster à la pensée. Loin de s'abîmer dans la contemplation du vide, la géométrie s'occupe à en prendre la mesure. Qu'une droite rencontre un plan en un point, qu'un deuxième plan parallèle au premier ne puisse le croiser qu'en une ligne déclarée reculer à l'infini, ces échafaudages s'emploient à baliser le vide et à le garantir par des faits de structure où la corporéité ne soit pas impliquée. À savoir où le corps, au premier chef en tant que matière, mais surtout en tant que saisi par le désir, ne puisse surdéterminer ou piloter la situation. La pensée, à travers la géométrie, cherche à s'accomplir au dehors de tout ralentissement supposé induit par la nature sensible ou par la matière, dont elle se fonde à s'en émanciper, mais particulièrement c'est le désir, parce qu'il manœuvre le corps, que la visée géométrique tient à écarter de son champ. La pensée géométrique, après avoir décrété par postulat son domaine qui est le vide de monde sensible, y articule des objets incapables d'émouvoir le désir. *L'éviction de la nature et le suspend du désir* sont les deux faces d'une seule exigence. La géométrie ne s'occupe pas du désir et de surcroît s'instrumente pour que le désir ne s'occupe pas d'elle. On reconnaît sans difficulté cette ascèse dépourvue, paraît-il, d'intensité, qu'il est commun de prêter aux exercices de la géométrie. Toutefois, ce n'est pas si simple, il n'est pas commode de se débarrasser du désir dont les stratégies s'accoutument, en sous-main, à toutes les situations. La logique des coappartenances réciproques ou réversibles du point, de la droite, de la surface, du volume n'est-elle pas surdéterminée par le désir de faire l'Un, selon une boucle incessante où l'alpha et l'oméga se rejoignent, à savoir *l'un du point* et *l'Un de la sphère* ? N'est-ce pas déjà ce qui est à l'œuvre quand une ligne devient un segment, une surface

devient une figure et un volume devient un solide, soit lorsque ces éléments se dérobent à leur part d'indétermination pour se confiner à de l'un ?

Une remarque : le désir qui surgit quoi qu'on veuille, et en l'occurrence dans le champ de la géométrie qui se fonde néanmoins à l'en exclure, peut adopter une forme *absolue*, c'est-à-dire apparaître sous le trait singulier d'un désir qui vise à résoudre définitivement le cours interminable et incertain du désir « courant ». Le désir de faire le « Tout Un », sans reste, serait alors le désir d'éteindre la course perpétuelle du désir.

La logique des rapports où se considèrent des différences sans solution — voir par exemple le théorème de Pythagore et la racine de la diagonale du carré (l'apparition de l'irrationnel) — va à rebours de la quête de l'Un qui épuiserait le désir ; elle pose problème : c'est une logique qui nuit aux coappartenances et maintient béant le vide où travaille la pensée géométrique — impossible d'y produire l'Un comme si « de rien n'était ». Sans ces rapports irrésolus, la géométrie se refermerait sur l'Un, sur cette redondance de l'un du point et de l'Un de la sphère et s'enfermerait dans l'exclusion réciproque du dedans et du dehors. Ce domaine des rapports sans solution, ouverts sur l'indéterminé, en tant que considération réelle du vide et des différences, est de première importance pour l'architecture. Le rapport irrationnel manifeste l'infini en acte (pour reprendre Aristote), c'est-à-dire tel qu'il est présent *dans* la situation (pour reprendre Alain Badiou). Il reste en sus la question de l'infini en puissance, c'est-à-dire de l'indéfiniment dénombrable en extension (ou l'indéfiniment extensible pour une ligne, une surface, une profondeur), qui est une autre manière pour la pensée de mesurer comme *vide* le vide où elle se déploie en géométrie. Le vide saisi comme tel, les rapports géométriques qui ne se laissent réduire, c'est un lieu où la pensée se maintient écartelée, disséminée, quand les solides platoniciens se détournent de cet écartèlement. Il convient donc de distinguer deux géométries : une géométrie que l'on pourrait qualifier d'inaugurale, fidèle à ses axiomes originaires, qui laisse place à l'infinitude, voire à l'infini, et une géométrie qui cherche le *comble*, à atteindre le « Tout Un » sans reste — c'est la géométrie des solides platoniciens, tenue par le désir *absolu* de clore, en l'espèce sous la forme de la sphère, d'achever sans

reste et de fournir les métaphores adéquates, les images géométriques, où pourraient s'inscrire par analogie, c'est-à-dire imaginairement, tantôt le monde, tantôt le corps de l'homme. On pourrait parler d'un oubli originaire de la géométrie, écho de « l'oubli de l'être » selon Heidegger, un oubli primitif qui a versé le substrat qui structurerait ses départs au compte des solides soumis à l'aune de l'Un.

Le matériel géométrique ramené aux solides réguliers qui assujettissent les éléments sous-jacents comme autant de pièces pour un puzzle idéal et immortel, ce n'est pas tant l'affaire de l'architecture. Parallélisme, perpendicularité, rapports de mesures ouverts et inachevables, connexités, adjacences indéfiniment répétées traversent l'architecture, mais la soumission à l'Un, cela achoppe dans le monde fendu par l'horizon que nous avons décrit. Terre et Ciel écartèlent le monde et délivrent la profondeur des étendues soumises à la fuite de la ligne d'horizon. Comment être fidèle à l'Un de la sphère, quand même le désirerait-on ? Le cas limite, tardif et finalement anecdotique du Cénotaphe de Newton dessiné par Boullée en est le symptôme dérisoire. Une pensée de l'architecture soucieuse de son engagement géométrique doit trouver d'autres départs. Risquons celui-ci : *l'architecture dispose dans le monde sensible ce qui n'y existe pas, soit la géométrie*. Cette incongruité ontologique se laisse hisser au plan de la définition : l'architecture, appelée pour ordonner le monde de la réalité, appartient à la géométrie dont le principe instaure l'abandon du monde même.

Mais, alors, quel est cet événement qui consiste à assurer dans le monde les produits d'une pensée qui tente de s'en échapper ? Au même titre que la géométrie libère la pensée de ses accroches matérielles et de son appartenance au désir, l'architecture, en tant qu'elle est *géométrique*, dénoue la nature, y institue de l'espacement en s'abstenant de participer à ses foisonnements. L'architecture, en tant qu'elle institue l'advenue de la géométrie dans la « nature », déchire le continuum aveugle, lui donne des bords, des limites en deçà desquelles la construction de l'humain se déploie. S'il est vrai que la nature, qui sature et comble, a horreur du vide, l'architecture y instille une structure qui consigne et assigne la matière en des bords étrangers aux corps. De même que le langage marque

le corps du deuil de l'Objet qui pourrait faire l'Un sans reste et expulse le sujet dans le champ interminable du désir, l'architecture s'écarte des corps, se dérobe à satisfaire l'imaginaire d'un « Tout Un » qui les comblerait définitivement et nous expulse dans le champ de l'habiter... ce qui n'est pas rien : les mondes que nous habitons tiennent à cela, comme on dit « tenir à un fil » !